

Tout ou partie de ce carnet ne peut être reproduit, ni diffusé, sous aucune manière, sans l'autorisation de l'auteur. Voir avec le webmaster du site du Chtimiste pour contacter Sylvie.

CARNETS DE JOSEPH LAFORGE (1987-1980) 222 RI

Ecrit entre aout et septembre 1914 en LORRAINE (LUNEVILLE).

Instituteur à Allevard en Isère (jusqu'en 1924 moins 4 années de guerre)

TELEPHONISTE PENDANT LA GUERRE

[Couverture toilée, format 10,5x17 cm. Ecrit en rouge:] 1914 - Premier Carnet - Août-Septembre 1914



[Photographie scotchée à la première page intérieure. Joseph est assis] 1914 à Lunéville. Après les 1ères batailles de Lorraine. Avec André Garabiol du Grand-Lemps ami d'enfance et de service militaire.

[Dos de la photographie: l'écriture a été effacée, mais on lit rajouté ultérieurement en noir et bleu:] Moi avec André Garabiol camarade d'enfance du Grand-Lemps. En septembre 1914 à Lunéville (Lorraine). Après les premières épreuves de la guerre 1914-18.

Carnet de appartenant à Laforge Joseph Rue au Grand-Lemps (Isère). Avec prière de le faire parvenir à cette adresse en cas de trouvaille. Celui qui fera cela fera la meilleure action.

23 août 1914. En tranchée sur une crête qui est maintenant la proue de la défense. C'est dimanche... Le soleil comme un caillot de sang aux contours très purs se lève à droite. Trois avions en sortent comme des fusées... et passent. La journée promet d'être splendide... et chaude. La brume, au loin sur les vallonnements désormais historiques, fait tomber ses rideaux. En face de nous, hier, la mitraille, la fumée, l'incendie de tout un coin du ciel... Et par ce matin merveilleux d'août, la nature indifférente et belle s'enchant sort[?] les dés innombrables de ses maisons et ses peupliers, comme des grenadiers bien en ligne, montant la garde...

Au fond de la tranchée fraîche... Nous creusons toujours. Il n'y a plus qu'un bras[?] pour la défense; nous nous sentons des muscles d'hercule[sic]...

Je jette un "Vive la République!" sur un chiffon - un soldat malade va le porter en arrière à la première poste.

La Moselle, dont le seul nom n'éveille jusqu'ici dans mon esprit qu'un vers de chanson: "Le Vin de la Moselle" cache son écharpe au travers des pentes blondes... des bois... de la brume. Hier, de son côté, est venu[e] l'invasion, l'orage y est tombé. Et maintenant "Moselle" m'émeut comme le nom de l'enfant aimée[sic], de maman...

Et maintenant, pareils à la brume, quels sont donc ces voiles qui, devant le cœur et l'esprit, tombent, se découvrent et révèlent les pays inconnus de nouvelles pensées! Quoi? L'Histoire que nous feuilletions négligemment, c'est cela!... Le mot Patrie, c'est cette grande chose! Et vous tous, Alsace, France, Lorraine, Victoire, Combat, Jeanne d'Arc, Valmy, Sedan... noms innombrables qui prenez vol du fond des souvenirs d'écolier, d'étudiant, du petit résumé récité à voix haute et claire dans les après-midis de classe chaudes, mots estropiés ou jamais sus, vous étiez tout cela et mon malheureux esprit vous avait ignorés. Et j'ai pu vivre vous ignorant!

Le canon recommence son hurlement, mais il semble plus lointain. Le civil néanmoins n'est pas rassuré. Enfants, hommes au regard rude poussent les troupeaux affolés de chevaux, de génisses, de chars[?]...

Hier soir, dans la cave assiégée par les bidons, une enfant de vingt ans aux traits violents, une gueuse ayant quand même l'étincelle éternelle de douceur et de flamme de la femme, a dit: "*Mon pays est là-bas, où ça brûle!*" Elle a dit cela simplement, comme une chose naturelle... Devant le spectacle enchanteur de ce dimanche, les paysages exquis et doux de cette terre de Lorraine, ces blondeurs de terre nourricière qui a l'air d'être aussi bonne et de donner autant qu'une mère, nous ne recevons que des leçons de virilité...

Les camarades à mesure que la tranchée est plus profonde, sont de plus en plus gais. C'est le tombeau de salut maintenant. Tous rient, plaisantent à leur façon, roulent la cigarette, plus sereins que lorsqu'ils sont au labour...

Dix heures. Le décor de Lorraine est merveilleux d'étendue et de sérénité... Le coteau sanglant, aujourd'hui, a repris au loin ses parures de champs cultivés, la dorure des blés...

Près d'onze[sic] heures. Le silence... La rangée des tranchées s'achève... Des coups de pioche. Le soleil brûle... Il faut faire effort maintenant pour se croire en pays de guerre. On se croirait au coin natal le dimanche [barré: à onze heures] quand les gens des hameaux se tirent par la veste à l'heure de l'apéritif. Mais un aéroplane... Et les hommes qui le regardent avec leur cœur n'ont aucun doute qu'il ne soit français...

Onze heures et demie. A l'arrière... les artilleurs qui étaient à la bataille d'hier, et ils ont évoqué devant mes yeux l'image exacte de la guerre...

Et maintenant, très loin à gauche, le canon qui reprend...

[Dessin d'un militaire avec légende:] Le 23 août au fond d'une tranchée pittoresque.

Midi et demie. Paix immense...

Une heure. On vient de faire sauter un pont à droite. Un appel un peu traînard, une voix qui s'exclame suffisent pour vous remettre sur le qui-vive au milieu de cette immense paix brûlante de l'après-midi d'été.

Lundi 24 août. Que d'évènements depuis hier; il me semble que je viens de franchir un monde... Ma première nuit à la belle étoile. Ma première grande impression de la guerre. Un cri, une traînée de poudre: "*Les Allemands sont à Bainville[sic][Blainville s-l'Eau]! La cavalerie marche sur nous!*" On jette l'eau sur les feux de soupe, on s'équipe, on échange mille impressions, on avait le lit de camp au fond de la tranchée et nous sourions de notre nuit de tombeau... On tire la botte de paille dans le champ près du fusil, puis sous le bois... La nuit est belle comme "Les Etoiles"... Les Allemands vont être en face dans quelques instants... Dans la forêt proche, de tragiques bruissements de feuillages. "Les Allemands!", c'est le leitmotiv de la pensée. Et je ne conçois rien de plus poignant, rien n'étreint plus le cœur, que cette approche imminente de ce duel de nuit, où l'on ne voit rien, où l'on ne reconnaît même pas son camarade de combat, où on le cherche, où on s'appelle, où l'on suppose tout, où le moindre incident prend d'énormes proportions, où toutes les ombres

vivent d'une vie fantastique, où la forêt est la masse massée d'ennemis, où l'on va [à] droite croyant d'aller à gauche, en un mot on se croit perdu dans quelque cercle inimaginable de l'Enfer de Dante... "Halte-là!" "Qui vive!" Et puis une salve. On se groupe. La baïonnette au canon! Mais pour qui, pour quoi? On sait bien que c'est pour l'ombre et que l'ombre est ennemie. Coup de feu! Un hulân[sic] [uhlan "lancier allemand"] mort, nul doute! Et puis un mot qui éclate soudain dans cette ombre comme une note de cristal, qui passe comme une étoile filante, plus pure et émouvante que la plus belle et qui enchante brusquement l'âme dans ce peuple de ténèbres: "France!" Et ce mot fait écho au plus profond de notre âme... On se met en ligne, et baïonnette au canon pour recevoir la cavalerie... Puis rien... Rien encore... Mourir devant le plus beau spectacle de la nature et du ciel, depuis les quelques instants que je ferme et rouvre les yeux devant cet enchantement porte ouverte sur l'infini, m'avait fait sourire... Puis ce jour maintenant qui ne peut pas venir. Deux heures... En sentinelle... (le canon tonne, c'est fait... je suis pris dans le tourbillon de la défense et je la défendrai bien). Des coups de canon par centaines. Mais des coups français passent sur la tranchée où il [n']y a guère plus d'émotion qu'un jour de bal. Des centaines de coups. Toujours sur la tête... On rit. On pérore... on rit encore, chacun fait sa réflexion et voit passer les ailes de la Victoire. Entassés... Aéroplane au milieu de l'orage. Habitué (il a suffi de quelques minutes pour cela) au canon on n'y fait plus attention. Un coup lointain de canon ennemi: tout de suite la réponse française... ce qui suggère cette réflexion à Chevalier: "Tu en veux hein[?] tu en auras, va ne dit[sic] rien!" Tous rient aux éclats... Et par les deux trous de la tranchée, j'aperçois un coin de ciel immensément pur. Nature aimée et chantée humblement au doux [?] en Alleverd, tu sers la France, l'Humanité.

Le dernier mot de la phrase précédente ou plutôt la grande et sainte chose qu'elle représente aurait-elle donc battue[sic] son aile qui monte et grandit et couvrira demain la Terre... Je viens d'assister à une grande bataille, en toute première tranchée de la défense, aux fauteuils d'avant-scène. Le flot des barbares était sorti de toute la droite... En face de Blainville et Lunéville dans le col. Notre artillerie a fait la dérouté. Et toujours elle tonne depuis des heures. C'est onze heures. Le ciel s'est fait pur et beau comme jamais. C'est pour y laisser passer le bout de son aile blanche.

Toujours nos canons qui bombardent Lunéville (le devant du col), les bois de droite et de gauche vers le village.

Quelle dure[?] impressions[sic] diverses[sic]: hier dans la nuit et ce matin... Et le bruit du vol des obus dans l'air! Il nous amuse.

Depuis trois heures bientôt devant ce spectacle, les hommes sont lassés et le quittent.

Quel spectacle doit-il se passer dans le bois de droite où depuis des heures tombent des obus par centaines.

Des colonnes de fumée à gauche. Des [omission: coups?] de canons terribles, comme des obusiers de forteresses commencent à gauche comme une nouvelle bataille.

Onze heures et demie. La vraie bataille a l'air de commencer seulement. A gauche et à droite des obus allemands. Une ligne fr[ançai]se à gauche a l'air de recevoir à quelques centaines de mètres [mot barré]. Devant le fort de gauche, il est inimaginable ce qu'il y tombe d'obus allemands. C'est un duel d'artillerie. La libellule contre le bourdon.

Une heure et demie. Depuis des heures il se passe une bataille que l'imagination ne peut se représenter. Au loin, des coups de canon par centaines, la mitraille, et sans s'arrêter la pluie terrible qui tombe sur les silhouettes. Et toujours, et toujours. Et le canon allemand qui a l'air tout à coup de couper une montagne... et le nôtre qui fait mieux les choses, sans en avoir l'air... qui a le ton français, qui fait le mal parce qu'on l'y oblige, et qui pour cette raison le fait bien. Un coup de canon français est un mot d'esprit. Un coup allemand est une bêtise...

Deux heures moins 10. Une accalmie de quelques secondes. Pendant ce temps les Allemands tirent sur les rangées de morts.

Cinq heures dix. Fin de la bataille, escarmouche, notre artillerie met le feu au hameau devant Blainville.

J'ai arrêté tout à l'heure mes impressions. Je regrette de ne les avoir pas notées au fur et à mesure pendant la grande échauffourée qui a paru interminable... Des milliers d'obus sur des lignes de fantassins, sur nos forts...

Cinq heures et demie. Quel revirement dans nos pensées. Maintenant la guerre n'est plus qu'un amusement. Les deux artilleries ennemies se lancent des pruneaux par retour du courrier. Les hommes ne font plus attention à cette fusillade, vont, viennent et ne songent pas un instant que c'est encore la mort... Ce que c'est que de nous... Chacun est un homme nouveau. La famille, la fiancée, les enfants, l'épouse, il n'y a plus rien; seule la Patrie est. Il n'y a même plus de danger; demain on va bien nous assiéger: ça changera le jeu d'aujourd'hui. Et pour tous c'est cela maintenant la durée de la guerre, la perspective de nuit fraîche, la nourriture sobre, la famine même et la soif, rien ne fait plus peur.

Le 25 août 1914. Ce matin des corps d'armée autour de Domptail[-en-l'Air, au sud-ouest de Blainville]. Nous venons de quitter nos tranchées, on quitte l'avant-scène réservée pour le poulailler. Hier soir duel émouvant d'artillerie, puis le feu au village en face qui durera toute la nuit, et le feu d'un plus grand autre village à droite, lugubre. Notre artillerie a mis le feu au premier, vers le soir et le feu s'est communiqué à d'autres maisons pendant la nuit. Les hommes sont intéressés. Pendant la mitraille tous dehors qui regardaient passer et tomber les obus.

7 heures et demie. Au centre de la bataille dans un cirque de montagne.

Puis, derrière l'artillerie. La grande bataille continue. Nous comprenons aujourd'hui quelle situation de toute première ligne nous avons hier. Nous les avons laissées[sic] à l'action qu'on attendait hier [*sens de cette phrase?*]. L'état-major a dit: "*Tenez deux jours et ce soir la victoire.*" Nous avons bien tenu. Nous avançons vers une nouvelle étendue, à l'horizon

partent les obusiers allemands: ils pleuvent par vingtaine sur deux villages en face. En repos, un sous-officier d'artillerie parle de Dieuze.

Hier soir en sentinelle à quelques pas de l'ennemi. Presque pas d'émotion. Je regarde le camarade Rachais qui baïonnette au canon comme moi en face des deux incendies, me rappelle une image de mon enfance, celle du "Qui vive" de Claude Augé. Et le chant d'écolier chante au fond de mes souvenirs.

En réserve de la brigade qui est en première ligne dit notre commandant. - Ça chauffe, ça chauffe. Un artilleur me montre un livret matricule allemand pris dans une caserne de Dieuze où ils ont couché. Deux généraux. Dans le champ, un cheval immobile a été laissé: il va mourir, il ne mange plus... Un dragon passe, chargé de harnais, son cheval vient d'être étendu raide sous lui.

La bataille d'aujourd'hui va être d'une importance capitale.

Hier soir, j'ai dormi en tranchée.

4 heures moins 1/4. Je viens d'assister à la plus formidable des batailles... Dois-je écrire, dois-je au milieu de ce lieu solennel, où il semble que la pensée seule doit planer, dois-je aligner des mots, quand tant de devoirs sont à remplir sur ce champ de bataille où toute la journée la mort noire a fauché. Je me recueille et je cherche quelque chose dans mon cœur qui soit comme une prière.

Oui, c'est la fin de la bataille [*barré mais se devine:*] je le souhaite... (maintenant on vient de donner l'ordre de s'enfuir à nouveau dans la tranchée provisoire, la lutte va reprendre, le 223 vient d'être décimé, c'est à notre tour. Nous allons faire notre devoir comme les autres... J'ai regardé mes photographies... toutes m'ont souri de la plus douce façon...)

Deux camarades creusent plus profond encore la tranchée. Cela me permet d'écrire - quand même...

Les blessés passent, les blessés sereins tous malgré la douleur mortelle, un qui agite désespérément son mouchoir, qui se renverse puis qui retombe puis qui agite son bras, des morts qui sont beaux comme des dieux et ce sont des paysans, celui-là, ce muletier [*barré, mais on devine*] c'est bien sûr [*mot barré, et la phrase n'est pas complétée*]; un officier qui passe blessé à la tête, il arrive devant notre tranchée soutenu. Je dis simplement: "C'est un héros qui passe." Je cours à lui, je lui serre la main, il me dit merci. Puis il boit avidement, j'éponge et rafraîchis son front. J'ai l'impression d'être devant la plus grande figure que j'ai rencontrée sur terre. Il s'appuie sur un soldat blessé aussi. Il cherche des mots pour exprimer ce qu'il a vu... Devant à trois cents pas la moitié d'un autre homme... Des coteaux simples avec des bouleaux, de très douces ondulations, des vaches paisibles, le soleil qui baisse en se voilant de nuages, c'est le décor... Des gouttes d'eau commencent à tomber du ciel... les premières larmes de la Patrie à tous ces héros qui sont dans le bois, tout près. Ce 223 qui a perdu son colonel, dont le commandant est mourant, dans ce bois où les baïonnettes

françaises, glaive pur[sic], sont allées contre des morts allemands, qu'eux, avaient groupés par quatre pour tromper la justice. Ah! Malheur à eux qui s'amuse avec leurs morts. Une telle idée ne serait jamais venue à une cervelle française. Devant ce champ sacré je crois à la justice immanente. Et les croix rouges qui vont avec leurs brancards. J'éprouve une immense pitié.

26 août 1914. J'ai arrêté hier soir ce journal pour la marche en avant, pour la Victoire. On a appris que le 8ème corps cernait les Allemands. Ils ont fui, on dit ce matin qu'ils ont retraversé la Meurthe. Je note avec des mots simplement, pour ne pas perdre de temps sur les faits d'hier: Baptême du feu. Corvée d'eau. Les crêtes conquises. Bombardé par les obus de tous côtés. 223 rentre derrière crête, les Allemands les fusilles[sic]. Colonel et C[ommandan]t tués. Apothéose du soleil sur les débris qui rentrent... [*mot barré*] Inf[anteri]e coloniale 35 et 36 dans le combat sous bois. Le fantassin du 223 rencontré par Compte dans la terre[?]
terre[?] de la défense, yeux ouverts, baïonnette au canon, à genou. Les pendus allemands. Hier soir le champ de bataille du bois. Le bivouac. Les trous des obus 155, de quoi enterrer un cavalier. Excellent moral des troupes. La défense de la marche en avant par le 75. Un blessé allemand dans le fourgon, manteau prussien et casque et carte. Jeu de tiroir[sic] des opérations depuis le début de la guerre: vers Dieuze, vers Lunéville, vers Dieuze... mais vers Berlin pour la suite. On dit que les Allemands achèvent les blessés. Le village incendié par les obus fr[ançai]s. J'essaie de faire comprendre à une vieille femme à accent allemand que la Patrie exige tous les sacrifices. Tout le village défoncé... C'est le soir... Une femme cherche un ustensile dans les décombres... Quatre civils tués. Quatre également près du bois de bataille: gens au fond d'une cave. Un capitaine blessé à deux endroits, transporté dans une maison abandonnée. Je trouve le camarade brancardier d'un blessé étendu sous un saule. Notre artillerie est comme la voix courroucée du Droit... Le sifflement des balles. C'est la 23ème C[ompagn]ie (Compte) qui s'est portée au secours du 223.

Grand émoi. Du génie arrive avec des blessés en marche arrière. On parle de cavalerie. Les chasseurs sont à notre gauche en ligne déployée (7 heures - 1/4). Artillerie allemande et premier cri de notre 75 qui rassure et dit qu'il est là et un peu là! On dit que la cavalerie a chargé sur le génie qui faisait un pont. Les Allemands auraient passé la Meurthe pendant la nuit. Décidément la Victoire va coûter cher... il en est ainsi pour tout ce qui est grand. Silence chez les hommes, ils sont recueillis... Il suffit de si peu de choses pour ramener à la réalité de la guerre... et pour en éloigner notre pensée...

Le "Oh! Là là!" pour exprimer une idée forte.

On dit que nos cavaliers auraient laissé un village qu'ils n'auraient pas exploré. (Bruit). C'est après leur passage que les cavaliers allemands auraient chargé sur notre génie. Quand on voit un peu de blanc au front d'un soldat qui revient, soutenu, c'est déjà une couronne...

Comme hier sur le champ de bataille j'ai compris ces vers d'Hugo:

*“Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie
Comme l... [»][en fait le 3^{ème} vers commence différemment]*

L'artillerie allemande nous bombarde au coin du bois. En avant sous[-]bois maintenant; nous reculons. Les visages sont pâles... Et l'artillerie qui passe et recule sous les boulets allemands à cent pas. Deux boulets allemands sur trois qui passent n'ont pas éclaté... Puis toujours maintenant sans s'arrêter... l'aile de la mort frémissante, un retour de la bête de proie blessée contre la Colombe calme qui hier volait vers l'Est... Et c'est comme si j'écrivais à la porte du tombeau. Une armée qui recule et qui est dans un bois, sans horizon, sans un coin de ciel est inquiète.

L'artillerie semble s'être arrêtée... Je regarde ce sous[-]bois où le soleil vient jouer avec les feuilles d'argent des charmilles. Insectes heureux... Fils d'argent des toiles d'araignée. Comme imagination je rapporte tout à la saturation. Ceux-ci sont des fils téléphoniques. Le bruissement des feuilles q[uan]d on glisse, c'est un obus qui passe. Un cri, ce sont les casques pointus. Un ordre du C[ommandan]t, c'est un ordre de retraite. Et malgré cela on est serein, on plaisante, on est vite rassuré... L'un dit: *“J'ai touché hier soir le pied d'un camarade, il m'a dit: “C'est toi Marie?””* Et tous rient. On parle: *“Les Russes!”* Ils sont peut-être à Berlin. Et puis ils sont pris de tous côtés. Il ne faut pas compter sur l'Angleterre. Seulement l'Allemagne ne fait pas voir sa flotte. Si j'étais général je ferais marcher l'artillerie fort.

Il devrait y en avoir b[eau]c[ou]p.

Voix de notre canon: ils sont tous rassurés. Des pères de famille dorment comme morts dans leurs visages pâles.

On m'a dit tout à l'heure que le soldat allemand blessé avait dit que les officiers allemands pleuraient quand notre artillerie tonnait.

A présent, c'est au tour de l'artillerie fr[ançais]e. Elle fait taire le canon allemand qui semble japer[sic]de loin maintenant. Aux visages remontent[sic] la plus belle couleur du drapeau fr[ançais]. Un malheureux oiseau plaint[sic] lugubrement au milieu de ce déchaînement d'orage. *“Ah! dit l'un, q[uan]d je rencontrerai une artillerie, comme je lui purgerai[?] un litre”*. Et à présent que de bruit dans le bois, maintenant que terrible revient la grande Voix du Droit. Les hommes remuent, rient, causent à voix haute et mangent.

J'ai admiré ce matin la perfection des détails dans l'accoutrement du soldat allemand. Talons avec bordure de fer sur les bords, manteaux et sac admirablement agencés, drap extra.

Nourriture - tout est excellent.

Maintenant l'oiseau de tout à l'heure semble l'âme même du moment. L'artillerie française qui tonne seule. "Je fais cela avec douleur mais je le fais parce que je le dois!".

Et le duel reprend terrible.

11[?] heures cinq. Le plus fantastique des duels d'artillerie qui se puisse imaginer dure depuis le lever du jour. Des centaines d'obus [barré: ont] éclatent à quinze pas devant nous devant les pièces d'artillerie, passent sur nos têtes, avec un bruit sinistre, éclatent. Nous sommes blottis, des Compagnies entières (222, 27, chasseurs) dans le bois. Quel va être le résultat du duel? Question angoissante. Un rendu pour un donné... Nos batteries qui tonnent en trois points ont dû découvrir les batteries allemandes car depuis quelques minutes qui ressemblent déjà à des heures elles se sont tuées. Le canon allemand semble tonner très loin. Un grand cri a seul déchiré le court intervalle de silence qui sépare l'échange des deux armées.

Et de nouvelles batteries 75 (les batteries Rimailho viennent de faire des merveilles) rentrent en ligne derrière nous, terriblement. La Victoire semble bien à nous.

Nos feux de bivouac hier soir, le tir du 75 en face du bois, avait[sic] peut-être dû nous découvrir... Mais c'est notre salut. Notre artillerie ne s'arrête plus de bombarder. Nous avons tenu plus de trois jours selon le vœu de l'Etat-major: nous venons de remporter il me semble une grande victoire.

Et toujours des centaines de nos canons toujours plus en avant de nous.

Impressions de J. Charrel[?]. Recommandations du capitaine. Celui qui veut qu'on l'achève. Partout on appelle. On est obligé d'en laisser. Le sac n'a plus de poids.

Crépitement à droite. Notre artillerie s'avance. Aéroplane: on le dit allemand. Un Maillot lui tire dessus.

Une heure trois quart[sic]. La grande famille de la compagnie dort sous bois.

Quatre heures. Je pense que c'est la victoire. Nous sommes en repos comme le long d'une grande avenue d'arbres direction Lunéville.

Nous avons une division[?] de réserve devant nous. Le canon allemand reprend; ainsi que la fusillade dans le bois direction de Lunéville. Un champ tout rempli de canons et d'artilleurs. Les officiers d'artillerie avaient reçu l'ordre ces derniers jours de faire manger du fer aux Allemands. Notre général a été blessé cet après-midi près de nous (Général Duru). Les infirmiers ont charrié des morts jusqu'à dix heures. Automobiles. On [ne] se représente en aucune façon la marche des opérations. Quand tous les braves soldats entendent le canon allemand qui reprend, les voilà tout de suite inquiets. Cette inquiétude n'est pas de la peur tant s'en faut. Mais dans leur cœur ils désirent tant la victoire. La lutte paraît chaude: canon

très lointain, fusillade proche. Hier après corvée l'aéroplane est descendu (conduit par le lieutenant Charlin). Il a dit que des obus fr[ançai]s avaient descendu un aéroplane fr[ançai]s.

Le raffinement sur tous les objets allemands trouvés: capotes, etc... On sent dans ces détails que tout était prêt pour la guerre. L'équipement fr[ançai]s est b[eau]c[ou]p plus beau par sa simplicité.

Hier l'usine a été incendiée; huit espions téléphonistes fusillés.

Cinq heures. [mot barré] Retraite allemande. Il y a paraît-il quantité de prisonniers allemands. Hier prise par les artilleurs de deux tombereaux de munitions, cartouches et fusils.

27 août 1914. Dans un bois mouillé, le matin. Il pleut... la pluie maudite par le soldat... Nous sommes entre Franconville et Lamath [au sud de Lunéville]. Après la vue, l'odorat. Ce coin de champ de bataille, où notre artillerie a donné dru hier est déjà infesté de l'odeur des cadavres, odeur caractéristique qui a l'air de commencer à tout empoisonner. Des cadavres allemands dans tous les coins, certains jeunes comme à quatorze ans avec leur costume réséda.. Au coin natal[?]. Hier soir la pluie. Nous avons couché dans nos effets mouillés après une fameuse nuit à monter deux fois un chemin glissant dans un bois, coup de feu, descente précipitée... Soldat de la 21ème tué. On se tient tous, on glisse, des branches nous frappent aux visages, des hommes perdent képi et fusil, on se tire, on se tient, on s'appelle. Quelques-uns malheureusement ont l'air de perdre leur sang-froid[sic] après le coup de feu des marsouins. J'essaye [sic] dans mon coin de rassurer les soldats. Pas d'eau dans les bidons: on ne se fait pas de bile pour cela. C'est non pas les marsouins qui ont tiré sur la corvée d'eau mais une patrouille de chasseur[s] à cheval fr[ançai]s. Je suis allé à Franconville. Clocher avec croix rouge où les Allemands avaient installé deux mitrailleuses. Le village a de nombreux prisonniers allemands. Le spectacle qui est sous mes yeux, dans les maisons, est l'apothéose de l'orgie. Tonneau [de] vin, matelas, draps, confitures, bouteilles de cerises, dans le plus affreux capharnaüm... Porc tué et enseveli dans le fumier. Il n'ont rien laissé. Viol. La place des batteries allemandes abandonnées précipitamment avec de n[om]br[eu]x obus. Chevaux étendus, mille débris d'objets allemands tout le long de la route et entassés près de la mairie. L'infirmerie d'Allemands: ils paraissent très heureux de leur sort - font des signes pour boire de l'eau.

Une heure. Le duel d'artillerie a l'air de vouloir reprendre... Ils passent sur n[ous]. Et tout de suite la foule tumultueuse les écoute venir en silence. L'émigration à Franconville. Une vieille femme seule qui sort d'un bois et qui ne va pas plus vite que ma mère aimée. On rit b[eau]c[ou]p des incidents d'hier soir, dans la nuit, chacun décrit le tableau tragi-comique.

Maintenant le sous[-]bois est transformé en abris pittoresques, à allure gauloise. Rachais a tous les talents et nous confectionne une cahute confortable. Dans l'humidité.

28 août 1914. Hier soir nous sommes allés d[an]s la direction de Remenoville. On doit paraît-il tourner[sic] les Allemands: c'est le général Pau[?] qui [est] à la tête. Nous arrivons

sur un plateau immense champ d'avoine interminable. Ferme bombardée. Une formidable artillerie s'y installe. Pluie. Marche rapide dans la nuit à travers une plaine infinie, sans maison. Nous cantonnons dans Rozelieures [au sud de Franconville] (10 kil[omètres] de Bayon). Le village est complètement détruit. C'est là que les barbares ont attendu les Fr[ançai]s avant hier et postés derrière des maisons, murs, ont fait sonner la charge fr[ançai]se pour attirer à eux nos enfants confiants et enthousiastes. Ah! Leur mauvaise foi semble recevoir un juste châtement: aujourd'hui formidable duel de notre artillerie qui a été renforcée ([illisible] régiment d'artillerie). En sous[-]bois nous avançons. Nos officiers sont des frères pour nous, mangent avec n[ous] et boivent au quart: ils sont les meilleurs des soldats. Pour eux que ne ferions-nous pas? Les fatigues corporelles s'échappent facilement, les petits maux [barré: maladies] sont les premiers tués par nos petits soldats.

5 heures 1/2. Serait-ce la Victoire? Nous avons effectué le mouvement en avant. Notre artillerie parle depuis longtemps seule. Mais voilà qu'à nouveau l'artillerie allemande lui répond. Quel fantastique duel. On se bat sur la lisière du bois.

4 heures 1/2. Nous avons avancé. Nous sommes sur le Plateau à côté de l'artillerie. C'est presque sans aucune émotion qu'on les écoute éclater. Quel différent esprit entre Fr[ançai]s et Allemands. L'héroïque colonel du 223 avait dit: "Nous allons voir maintenant la couleur de leur poil. En avant!". Il est monté sur une pierre.

[La page suivante a été scotchée, mais du mauvais côté semble-t-il] [illisible]. Ce matin le temps était brumeux, maintenant c'est le beau temps, dieu du soldat. La pluie nous fait plus mal que les obus et les fusils allemands.

29 août 1914. Que d'événements depuis le dernier mot. Nous sommes arrivés sous un pont de chemin de fer. Poyard[?]. Blessé. C'est la 299ème: C[ommandan]t qui a fait son devoir et a été en première ligne de feu. Puis[?] les Allemands ont semblé vouloir reprendre l'offensive. *[Plan du pont avec lieux, positions identifiés]*

[Ce qui suit ne semble pas être la suite de ce qui est au dos]

remue-ménage, prise de position. La 22 est en toute première ligne au sommet de la côte. Les Allemands sont à quelques pas, nous prenons leurs tranchées en sens inverse. La nuit vient: nous n'avons rien mangé depuis deux jours. La terre est dure. Rachais pioche dur. Que ne ferait-on pas pour la patrie. Mais voici tout à coup comme une bande noire du drapeau allemand qui couvre tout le ciel. Quelques instants après un orage tombe sur nos capotes, fusils, tranchées où nous avons déjà mis un peu d'avoine sèche. Nous sommes inondés. Il va falloir dormir dans un ruisseau, sous nos vêtements trempés. On rit q[uan]d même. On ne se plaint pas de son sort. La lune est lugubre, croissant d'orange où passent de fantastiques et mastodontes[?] alboches. Et puis tout à coup le ciel devient pur. Au loin une musique qui ressemble à une orgue d'église: les uns disent que c'est l'hommage aux morts, d'autres à l'Empereur "Ceux qui sont morts pour toi, Empereur, te saluent". Et cette musique vous remplit d'infinie mélancolie *[marque à l'encre marron entre parenthèses, 1]*

[Page volante. Est-ce sa place? Semble plutôt aller avant la page précédente]

Puis un cri immense. “*A la baïonnette canon*”. Les Allemands reprennent l’offensive et nous criblent de leurs obus. Ils ont attendu patiemment les sections fr[ançai]ses puis ont avancé en colonnes par 4, on les[sic] avait assuré[sic] qu’il n’y avait rien. Et tout à coup les mitrailleuses ennemies à vingt pas les ont fusillé[sic]. Désarroi. [ligne effacée sur laquelle a été écrit:] Péjoratif à l’adresse du commandement et cherche à comprendre!

Obus à la vue [?] limité[sic] sur la cavalerie q[uan]d le brouillard est tombé. Temps splendide qui découvrent[sic] les colonnes fr[ançai]ses. Blessés qui passent. Mollard blessé. Charrel et les autres? Les vieux amis! Maintenant à Remenoville [sept lignes barrées; dans la marge en hauteur est écrit, en partie effacé: ces lignes du commandant] Péjoratif à l’égard du commandement.

[Neuf lignes barrées]

On a été obligé de laisser les blessés sous le pont. L’aspect provisoire des maisons. Peu de groupements d’habitations. Pas de coquettes maisons. On a l’impression qu’elles sont faites tout juste pour abriter et que sur le chemin de grandes luttes séculaires, on n’a pas senti le besoin de se bien loger car il fallait t[ou]j[ou]rs reconstruire sur des ruines tous les ans. Les maisons ont un caractère particulier à l’intérieur également: long couloir... cuisine au fond après une sorte de carré où on se dirige à la chambre à droite, une écurie et une grange à gauche.

*[Dernière page du carnet] **Récits de guerre** [titre]*

A mes chers enfants d’Allevard

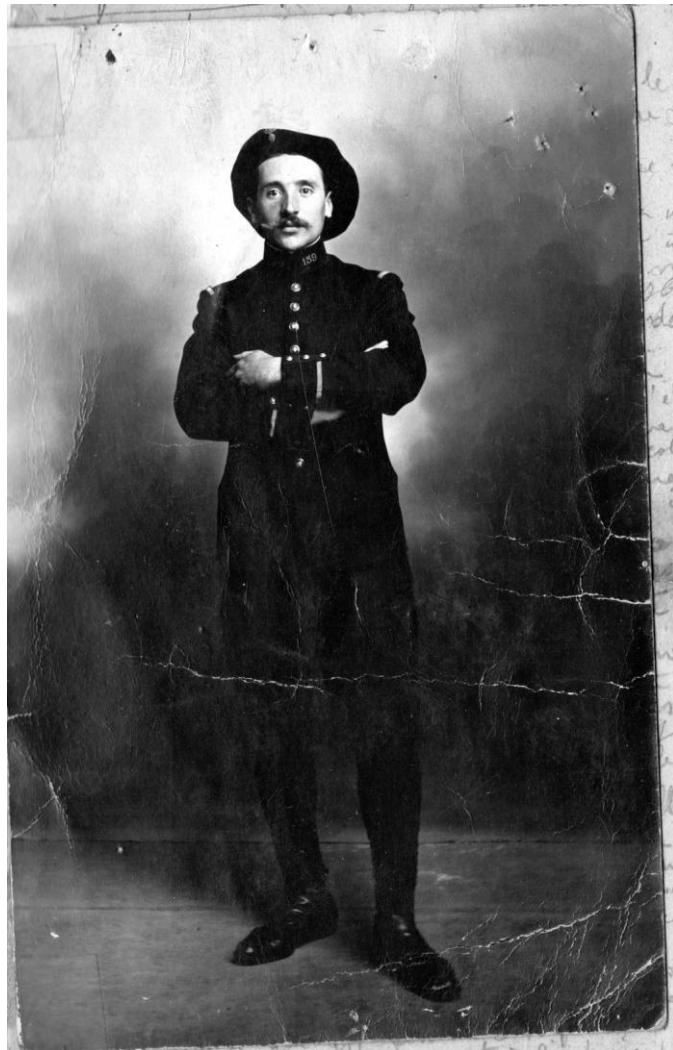
1. Le muet sublime
2. Le blessé allemand défendu, qui entre dans un groupe de soldats en furie
3. Un soir d[an]s le bois après la bataille
4. La gymnastique
5. L’espion

2)[*fait suite au 1 noté plus haut*] On ne dort que d’un œil. Et puis il fait froid. Coup de feu dans la nuit. Notre lieut[enant] qui s’est un peu trop avancé sur la ligne des sentinelles est blessé à la jambe. Il appelle. Tous se précipitent. Tous sont consternés car nous aimions b[eau]c[ou]p notre chef de section.

Gerbéviller

**

2^{ème} carnet (du 31 août au 24 septembre 1914)



[photo carte-postale de soldat; au dos est écrit à l'encre marron:] Boucher Lanat, mon collègue et ami instituteur à Allevard, tué pendant la guerre 1914-18. 17 - 7^{ème} 1914. Buste. 8846 Décès. *[Ajouté à l'encre bleue]* Tous deux à la mobilisation d'août 1914. *[Au crayon à papier]* Boucher Lanat près la gare à Brignoud *[initialement était écrit, puis barré: Trept]* (Isère) en P[illisible] décédé.

[Deux pages volantes ont été rajoutées et scotchées, commençant par la date du 21 septembre 1914]

[Première page du carnet, bien que ne correspondant pas à la première entrée; non daté] Bullon captif. Pauvres [?] gens [?] avec maison en désordre: ils n'ont pas l'air angoissé outre mesure. Enervés un peu. Ils acceptent q[uan]d même toutes les infortunes du sort, car ils savent que c'est pour la Patrie.

31 août 1914. 31 août! La moitié des vacances. Des vacances? J'ai donc vécu d[an]s un monde autre que celui-ci?

Aujourd'hui à Remenoville (avec Monnet). Hier une terrible bataille où n[ou]s avons été repoussé[sic] par l'artillerie allemande. Le soir les automobiles de blessés. Le camarade qui m'a suivi et quitté lorsque j'ai pris Mollard pour[?] lui aider[?] à marcher, est atteint par des balles d'artillerie fr[ançais]e qui lui ont rompu les deux os du bras. Hier on a trouvé sur le champ de bataille un soldat infirmier allemand qui soignait des Fr[ançais]. Je vois arrive[sic] un prisonnier allemand. J. Charret blessé. Comte, Comte [Compte?] le si intéressant garçon est tué de deux balles d[an]s la poitrine. Je dors d[an]s le foin sec et cela me refait un peu. Temps merveilleux. Espionnage. On a fusillé un vieillard de 80 ans qui téléphonait [à] une ligne allemande dans sa cave. Je rencontre Moyne de Châbons [près du Grand-Lemps] de[?] l'escouade de Perrin de Colombe [*près du Grand-Lemps*] il manque 7 soldats. Les héroïsmes inconnus. Châtel qui s'avance seul qui maintient l'ordre. Un homme qui, au milieu de ses soldats affolés, tire 32 paquets de cartouches, seul. Nre[sic: Notre?] caporal fourrier tué et Chenavaz de St. Etienne de St. G[eoirs] et Luseau/Laseau[?] Jean de Châtenay [*près de St. Etienne de St. Geoirs*].

[Phrase barrée rendue illisible]. Balles explosives des Allemands. 2 soldats fr[ançais]s qui à côté de nos tranchées sont restés deux jours sans rien dire et une nuit de pluie croyant que c'étaient [sic] les Allemands qui causaient. Un sous officier fr[ançais]s entend gémir dans le champ d'avoine. Il veut aller le chercher[,] le ramasse[,] il a peur, le rassure, reçoivent tous deux la mitraille. Ne pas savoir ce que c'est que la guerre et se la représenter, se la représenter, faire cet effort q[uan]d on la connaît vous donne une habitude d'esprit de se transporter dans la peau des personnages.

1er septembre 1914. Remenoville. Maisons saccagées. Mandoline. Désordre inexprimable. Salle à manger avec vision de famille heureuse. Les femmes pleurent; elles avaient de belles récoltes cette année. Houblonnières. Pays des prunes en allée [sic] en arrivant dans les villages. Maisons tristes. Soldat pillant café avec crosse de son fusil. Une bataille se prépare: tranchée sur une gr[an]de ligne de couverte [?]. Vers le soir bombardement allemand à l'abreuvoir des cavaliers. Je couche d[an]s un jardin. Je soupe avec des paysannes dont tous les maris sont partis. Les trois Allemands hier au coin du bois morts, noirs avec des fleurs sur la poitrine. La psychologie du pillage. On ne fait plus attention au canon. Hier soir brusquement au milieu des feux, il a éclaté sans causer la plus légère inquiétude à personne. L'accent du pays. Les camarades font des tranchées depuis plusieurs jours. C'est la première fois depuis la campagne que je me sens aussi faible. Le clocher de Remenoville est une niche[?], les maisons ont l'air de granges en désordre groupées provisoirement.

Je ne sais quelle douce joie de voir passer les [illisible] d'artillerie de Grenoble. Je vois Malin de Colombe [*près du Grand-Lemps*]. Une personne de La Ferrière.

2 septembre - mercredi: Hier soir couché au poste. Ah! Que n'ai-je une forte santé pour supporter plus vaillamment les fatigues de la guerre. Parfois je tombe brusquement, et perds

connaissance. Et comme je me repens de n'avoir pas plus fait de culture physique: je serais mieux à l'heure actuelle à la hauteur du devoir. Aujourd'hui temps magnifique. Je traverse Gerbéviller, une ville de ruines et de cendres. Voiron détruit. Un vieillard se fait conduire par la main par un autre aussi vieux que lui et porte un manteau de femme sur l'épaule. Incendié il y a lundi 8 jours par les Allemands. Quelques gens se cachent dans des caves. Nous reprenons position en tranchée sur la crête du chemin de fer à cent pas des positions allemandes. Obus [?]. A présent je suis sous un bât de mulet mort qui me fait un abri parfait. Je rêve au coin d'Allevard q[uan]d j'y serai revenu, comme la vie va y paraître bonne: la lenteur des réveils, les dîners avec les visages chers, les promenades silencieuses et calmes, le retour dans les soirs interminables et dorés, puis dans la chambre enchantée par une femme, la douce nuit...

Les obus allemands pleuvent sur nos tranchées. Impassible, le cuisinier pèle la pomme de terre. Sous le bât. Devant mes yeux, toujours le même paysage. Des ondulations de coteaux toujours pareilles, portant d'immenses étendues de champs cultivés! Puis comme de grands échelas de vignes: ce sont les houblonnières. Des petits bois de pruniers, des [?]ennes, on en met partout. Des villages sauvages, aucune fenêtre ne sourit sur cette terre de Lorraine qui porte un deuil séculaire, qui est le forum des plus grandes luttes de l'histoire et où tout ce qui est humain à[?] la destinée de la destruction prochaine. Les maisons ont l'air de grottes. On y pénètre par un long couloir qui débouche à droite dans la cuisine noire qu'éclaire seulement une cheminée de jour: cette pièce est une cave de rez-de-chaussée. Et je songe aux petits palais paysans de l'Oberland, aux cascades de lierre rose des balcons, à la cuisine coquette comme un salon mais rustique, où l'on a pris son temps pour faire parfaitement le jardin, la cour, la grange avec la calme tranquillité que le seul destructeur (et ça n'en est pas t[ou]j[ou]rs un!) sera le temps, le petit vieillard très doux qui fait [barré: toujours d] tout juste du travail de quoi le faire vivre, qui a les meilleures intentions du monde, et qui sur le mur du jardin, sur le piquet trop blanc, sur le sentier trop rectiligne, sur la tuile trop rouge ne met la [quelques mots barrés] main que pour embellir. Ici une maison n'est qu'un abri, la grotte de nos ancêtres sortie de terre. On ne la regarde pas dans le lointain comme un visage aimé. Elle est pour le corps seul contre la pluie, l'orage, le froid: elle n'est pas pour le cœur. On n'y cherche en vain le coin charmant arrangé par des mains délicates, la fleur au pied du mur blanchi. Quel contraste. Dans cette terre douce jusqu'à la monotonie, dans ses lignes, humains, œuvres humaines, tout est rude et prédestiné à la violence.

Les heures passent sous le bât. Un grand silence. Bientôt midi. Les papillons, les mouches ardentes, le chant des grillons, tout près une pépinière de peupliers frissonnants, c'est la nature du coin[?] aimé. Un mercredi. Les mercredis de l'année scolaire! Je les aimais à cause du jeudi qu'ils faisaient espérer, le jeudi de liberté, tout à l'inconnu, à la nature.

Vendredi 4 septembre. Ce matin nous sommes passés à Charmois et Blainville [s-l'Eau] qui semblait une ville de paix. Hier journée de repos à Je dîne avec Garabiol. Bie[?]y après avoir marché toute une nuit. Le sommeil dans les talus à chaque pose[sic].

Samedi 5 septembre. N[ou]s avons couché à la ferme St. Antoine. Espèce de plateau qui regarde sur Lunéville. Hier nous avons fait des tranchées. Toute cette région en est garnie. L'état d'esprit des soldats est excellent. Tous ont confiance en la victoire finale. Le bulletin des armées d'hier donne des détails sur nos échecs vers Dieuze, le Nord, il parle de pertes considérables, mais cela n'émeut personne. L'idée que Paris peut être investi prochainement est bercée[?] par la revue des journaux. Ce qui importe c'est le succès final. On compte sur les Russes. Tournier[?] et son état d'esprit. Celui de Potier. Celui de Maison[?] seul. Hier soir la nouvelle que l'armée russe a écrasé les Autrichiens, apportée par l'adjudant fait une traînée de poudre. Chacun est rassuré et se le dit de feu en feu. "Et les Russes filent sur Berlin!" Les soldats apprennent que 175 trains ont embarqué pour l'Est de l'Allemagne 2 corps d'armée allemands de notre frontière.

Ce matin ciel symbolique du côté de Lunéville. Le surmenage nous a bien un peu déprimé[sic] mais on marche quand même le plus joyeusement possible. Notre canon est à deux pas et la fusillade à deux kilomètres. On a vite oublié et peine et dangers et guerre etc. aussitôt qu'il[sic] a l'air de disparaître tant soit peu. Un jour de demi-repos comme hier où l'on n'entend pas le canon nous ramène tout de suite à la paix. Les soldats parlent de la fin de la guerre dans 15 [jours] un mois ou deux au plus. "Ah! Si l'on est victorieux, dit l'un, et que l'on rentre au moment du vin nouveau!" En guerre la maladie se tue elle-même, on la laisse tranquille et elle meurt de cela. Nous mangeons de l'excellent porc. Où peut être mon ami Bouchet? Lequel de nous deux reviendra à Allevard, s'il en est un qui revient. Je vois ce jour. Ma mère y sera. Mme P[?]llard et Madeline seront allées la chercher à l'auto. André porte un paquet que veut lui enlever Madeline. On rentre chez moi. Bouchet arrive. On se montre de mes lettres..[Trois lignes ont été barrées].

J'aurai passé [par] Allevard pour le chanter. Je n'y aurai fait que de bonnes actions, mon dernier article de journal aura été pour les inondés et mon testament le dernier acte d'amour pour le pays tant aimé.

Comme on a une idée exacte de ce que c'est que l'ordre et le désordre. Ce qu'on rencontre dans les champs, chaussures, chemises, sac. Les petits sépulcres. Brosse. Ruvat[?] disparu. Ce qui se passe dans l'esprit des hommes: leur psychologie. Les nouveaux arrivés du dépôt, frais, étonnés. Nous faisons la guerre avec moralité chez n[ou]s Français. On ne cri[e]rait pas en allemand la charge pour tromper l'ennemi, on ne crie pas pour faire sortir les Allemands et les canarder à la mitrailleuse, bien cachés, on n'alignerait pas des morts en silhouettes, même allemands, pour les faire prendre pour des vivants, nous ne tirerions pas sur un front où on aurait hissé la Croix-Rouge; on se bat en beauté chez nous, on se montre ! (q[uel]q[u]fois un peu trop) avec la baïonnette, tandis qu'on ne voit jamais d'Allemands. T[ou]j[ou]rs la ruse chez eux, la fourberie, la trahison. Un beau jour ils paieront tout cela (Je perds mon sac).

Je veux écrire au Gr[an]d-Lemps. " Toutes esseulées[?] vous pensez à nous. Nous ne faisons pas autre chose quand notre pensée s'en va à la lutte: nous n'avons peut-être jamais été si souvent les uns si près des autres. Et bientôt nous vous embrasserons".

7 heures 1/2. Notre artillerie rage vers Lunéville. Nous sommes sous bois en réserve. Hier soir les Allemands ont fait une attaque de nuit sur le 223. Ce matin ils avaient avancé q[uan]d notre artillerie les aurait repoussé[sic] à nouveau. On fait de merveilleuses tranchées. Ordre est de tenir jusqu'au dernier homme. Les hommes ont tous la vision prochaine de la fin de la guerre. Un mot à ce sujet entendu d'un officier les persuade.

Dimanche 6 septembre. Coucher à la belle étoile en avant de la ferme Saint Antoine. Nous avons un nouveau commandant. Plusieurs hommes de l'escouade travaillent pour lui à une tranchée; ils sont encouragés, car il les traite comme un père, leur parle familièrement; tout de suite un bon esprit règne autour, la confiance est générale. S'il faut vaincre, s'il faut mourir sur place, nous sommes là. Déjà habits terreux des soldats, l'épingle de nourrice remplaçant le bouton de capote. Le matin le bonnet sous le képi.

On dit que les Allemands sont à Compiègne et que le gouvernement a été transféré à Bordeaux. Nous avons confiance en la victoire finale.

Lundi 7 septembre. Temps merveilleux qui est la moitié de notre vie de soldat. Hier soir je suis allé chercher les provisions à Blainville[-s-l'Eau]. Pendant ce temps un soldat de la 3ème section se faisait tuer par un éclat d'obus dans ma tranchée: il fut décapité. Je trouvais son cuir chevelu à cinquante mètres. Le lieutenant rassembla les hommes de son escouade et ceux qui se trouvaient autour. Il dit tout simplement *“Mon cher camarade, je ne m'étendrai pas longuement sur ce qui vient d'arriver et qui peut arriver journellement à chacun de nous. Nous sommes tous ici pour faire notre devoir. Toi tu l'as fait. Maintenant[barré] tu es mort pour la Patrie. Dors en paix mon cher camarade.”* On a présenté les armes, le lieutenant a salué du sabre. Dans le trou de l'obus, il était placé. Puis on a recouvert de terre et mis une petite croix. Nous avons couru ensuite au rassemblement, laissant la soupe pour aller coucher à Charmois [sud de Blainville s-l'Eau].

Ce matin nous creusons t[ou]j[ou]rs plus profond. L'artillerie allemande bombarde le sommet où j'ai vu pour la première fois un bombardement.

Ce lundi est merveilleux. La coupe immaculée du ciel grisâtre sur les bords laisse par le trou du soleil, toute la journée ardente, tomber ses réconfortants rayons. Ah! C'est lui qui fait tout oublier les petites misères matérielles. La pluie serait plus terrible que l'obus, car elle infiltre ses mille petites balles invisibles, sous nos mille pores, tuant sourdement, en traîtresse, en gueuse.

Sur de beaux épis qui n'ont pas été battus, **Midi.** A nouveau en[?] sépulture en première ligne cette fois de bombardement. Un Zeppelin nous guette depuis longtemps au loin, de son œil monstrueux. Les hommes viennent de s'enfouir et laissent midi brûler sur l'étendue.

Paysage de ce matin. C'est l'heure où à deux points opposés du ciel, les deux astres sans rayons, la lune et le soleil, disque d'argent poli, disque d'or ensanglanté, luttent à qui éclairera la marche matinale du bataillon. La Nuit sur le champ solennel laisse traîner

encor[sic] ses linceuls légers - ou - La Nuit laisse la brume mettre de longues pierres tombales sur le champ solennel, le petit soldat de ma compagnie a la sienne, derrière la ferme dont le pigeonnier à large tourelle s'élève du sol: c'est le matin calme sous l'envahissement doré de l'orient.

Au fond de la tranchée. On vient de lire un rapport de De Castelman qui vient de faire volte-face aux sentiments des soldats. Hier la nouvelle de l'envahissement prochain de Paris avait semé des découragements. On ne parlait plus que de la fin de la guerre. Le recul de l'armée fr[ançai]se serait paraît-il une manœuvre pour permettre à l'armée russe la marche en avant et l'éclatante victoire qu'elle vient de remporter. Ce va être paraît-il l'offensive maintenant. Tous ne demandent maintenant qu'à vaincre, qu'à porter en avant le drapeau aux trois couleurs, devant la mer de boue et le flot allemand...

Et tout de suite l'imagination court sur le plan de De Castelman. Attirer l'armée allemande en France pour la tenir sans qu'elle s'abrite dans ses forts, avouer des pertes considérables sur le bulletin des armées pour bien persuader les Allemands et maintenant tenir ce flot sous notre artillerie vengeresse, avoir eu l'air de perdre maintes batailles de détails pour remporter la victoire. Cela plaît bien à notre esprit français cette conception, et je la chevauche allègrement. Quelle antithèse superbe avec le plan allemand lourd et benêt de raison: "*Nous serons tel jour à Nancy, tel autre à Reims. Nous remportons telle victoire, tel jour...*"

Quelles ressources tout de même que l'esprit fr[ançai]s! Ce rapport a fait verser du courage à pleins bords dans les coeurs. Toutes les petites cervelles au fond des tranchées fraîches plantent des drapeaux tricolores sur l'ouest de la carte allemande. L'infirmier qui a lu le rapport avait une voix émue et cette voix voulait s'enthousiasmer.

Ah! La victoire! Puis revenir! Parler de la Patrie, de tout ce qui est grand, travailler pour l'Humanité, les Nations toutes ensemble, le spectre du sang éloigné pour des siècles...Chantez, criez dans vos jeux, mes chers enfants d'Allevard, Eugène, petit Jean... Nous faisons de sublimes choses, mais il vous restera à en faire de plus hautes. Et vous le ferez car j'ai compris ici que tout ce qui est français est humain. Rien de ce qui est humain n'est étranger au Français.

J'ai senti mon cœur s'élever depuis que je suis dans la fournaise, j'ai compris ce que c'était que la morale et je comprends la nécessité de vouloir s'élever. Nous devons sortir de la tranchée pour aller de l'avant, nous devons sortir des tyrannies misérables, inhérentes à la querelle humaine, pour monter vers l'idéal. Il suffit pour cela de l'Effort. Ces dures épreuves physiques que nous avons subies prouvent que l'on peut pétrir son corps avec sa volonté, et que ce corps file lentement sur l'ordre. Marcher quand on ne peut plus marcher, dire qu'on va mourir et vouloir fortement vivre, tomber pour ne plus se relever et courir toujours, ne pas dormir, ne pas manger, dormir avec la pluie dans le cou et un ruisseau sous les pieds, être sous le sac comme un cloporte sous une pierre, et emporter sa pierre, puis à la première grande halte oublier tout et tenir le poteau d'arrivée, voilà ce qu'a dit au corps la guerre. Elle

n'a pas dit autre chose à l'âme. Elle lui a appris à faire sa tranchée pour la résistance, à vouloir s'élever vers la lumière.

(Je viens d'écrire cela au fond de la tranchée sur des épis gonflés d'abondance, canon lointain. Le moteur de vingt guêpes et mouches aéroplanes, des hommes sans bustes à travers le trou de la tranchée...Pour sculpture, une tête d'alboche dans l'argile...)

Impression pénible au bout [de] quelque temps au fond de la tranchée. Un besoin de lumière, d'espace me fait sortir.

Le canon allemand vient de nous faire projeter dans nos tranchées. Nous sommes là tous entassés pendant qu'un soleil d'enfer brûle au-dessus. Je suis au fond. J'ai une impression pénible. J'aimerais mieux avoir des chances de mort et être en plein espace. Oui l'impression devient horrible. Ces heures deviennent des heures de tombeau...

Mardi 8 septembre. Une bonne impression matinale: des nuages épais nettement dentelés se dressent sur un des pourtours de l'horizon. Je crois être un instant en Dauphiné près d'Allevard. J'ai dû faire un grand rêve hier soir: j'ai failli le saisir ce matin au réveil... Rêve humanitaire.

Toute la journée en repos dans la tranchée. Je vais chercher des provisions à Blainville[-s-l'Eau]: les populations ne se plaignent pas des passages des Allemands.

Mercredi 9 septembre. A nouveau en marche depuis deux heures du matin dans le direction de Gerbéviller. Sur la longue route, un instant arrêté pendant que l'artillerie allemande tonne inutilement à droite et à gauche (Lamath) [*village en direction de Gerbéviller*]

Notre bataillon en arrêt à Xexerméneville [=Xermaménil]. Nous avançons... Un journal local donne dans la colonne des deuils les noms d'officiers morts au champ d'honneur.

En arrière du 299 dont passent des blessés. En sentinelle. J'écoute[?] les obus allemands traîner leur charrette dans l'air.

Ce capitaine fr[ançais] fusillé et notre lieutenant Gasquin - quelques vagues dorées et douces devant moi... En face l'écume de bois épais. La bise du nord chasse les derniers nuages gris du matin. Le grand beau temps encore sur cette face déserte de paix. Et de grands bruits de fer, toujours aux coins de l'horizon. Un coup de fusil vers une silhouette qui s'arrête. Aux murs et un pan[?] cent trous font d'horribles yeux mornes. Autour de moi un désordre de sacs allemands, chemises, courroies, fusils cassés, objets de toutes sortes que ramassent[sic] le soldat pour quelque utilité. Un tertre avec un peu de croix. Tout au loin, la virgule mal faite d'un zeppelin. Les mouches sont joyeuses comme sur les portes de ferme le dimanche...

Jeudi 10 septembre. Ma plus forte impression de guerre. Aujourd'hui depuis hier soir que nous sommes en tranchées les canons fr[ançais]s et all[eman]ds crachent terriblement. Nous sommes en face de Lunéville qui sort trois clochers dans un pâté de maisons assez important.

C'est la 1ère grande ville que je rencontre. Nuit terrible. Nous avançons vers 9 heures du soir pour prendre les avant-postes. Bientôt un orage qui semble verser toutes les écluses du ciel tombe sur notre régiment. Nous marchons dans la nuit à la recherche de nos tranchées: nous les trouvons transformées en mares profondes dans la terre glaise. Une vive fusillade nous reçoit. Nous nous jetons dans les tranchées. J'ai de l'eau boueuse jusqu'à mi-jambe. Et la fusillade. Il pleut. Nos pieds enfoncent toujours. Nous sommes trempés jusqu'aux os. Des filets d'eau courent sur le corps, on tremble de froid. Mais enfin nous nous ressaisissons. La pluie a l'air de s'arrêter, on va enlever la boue et essayer de trouver un terrain solide. J'enfonce plus bas. C'est au tour de l'artillerie qui fait pleuvoir autour de nos tranchées ses inutiles obus. Nous ne les entendons pas. C'est l'eau, l'ennemie! Puis ce matin le réveil. Nous avons l'air de sortir d'un enlissement[sic] affreux car l'eau nous a tout envahi. Rachais est merveilleux d'initiative intelligente et de courage. Il creuse pour nous deux un tunnel de protection.

Le matin l'artillerie a bombardé vers Lunéville puis les régiments se sont avancés en tirailleurs du côté de Blainville et derrière nous. En avant? Les hommes passent sur nos tranchées au milieu de la mitraille. Notre canon a l'air de faire merveille. Mais le duel d'artillerie est inimaginable. Blottis dans nos tranchées nous sommes au centre de la fournaise. Au refuge que j'ai abandonné pour celui de Rachais un excellent camarade de Beaucroissant, Tournier est blessé à la cuisse par un obus. Un éclat traverse son sac tordant les balles. Le temps gris toute la journée semble enfin avoir été crevé par les obus. Une magnifique étendue d'or verse un éventail de soleil vers le couchant. Dans la tranchée les hommes couverts de boue, les fusils inutilisables.

Tout ce que j'aime... Allevard. Ah! Cette journée au fond de ce ruisseau, je m'en souviendrai toute ma vie.

La nuit vient... l'artillerie t[ou]j[our]s. Nous avons entendu toute cette mitraille sans émoi: on se préserve mais c'est sans peur.

Sous mon tunnel ce soir, le couchant a plaqué une feuille d'or vif. Nous couchons encore ce soir en tranchée. Je suis au petit poste. En sentinelle. Puis nous nous groupons assis sur nos sacs pour nous tenir chaud et dormir à la belle étoile. Mais le temps est incertain. Le soleil réapparaît quelque peu et apporte un réconfort physique et moral.. L'autre soir ne tenant plus dans sa tranchée Jean[?] Potin étant de sentinelle s'est avancé très loin vers l'ennemi.

Et ce matin le canon qui reprend. Hier soir de grandes projections électriques venant de Manonviller [à l'est de Lunéville] dit-on. Les Allemands ont attaqué de nuit le 5ème bataillon du 22[?]ème.

10 heures. Court silence de l'artillerie. Des lignes d'inf[anter]ie arrivent à gauche comme hier pour l'attaque. Voilà que le 75 appuie leur attaque.

Samedi 12 septembre 1914. Dans l'écurie de la ferme St. Antoine: temps gris au dehors. Déjà temps d'automne infiniment mélancolique. Le bataillon est parti pendant mon absence à Blainville[-s-l'Eau] et un sergent nous attend pour nous reconduire en avant. Ici toute troupe s'est éloignée: on a une impression de paix qui enchante. On dit que les Allemands ont évacué Lunéville. Une dépêche du Général Joffre dit que trois corps d'armée allemands ont été anéantis dans le nord.

J'ai mangé seul à Blainville chez deux bonnes femmes Mme Armotta[?] (Blainville s/l'Eau)

Dimanche 13 septembre. A Lunéville.

L'armée fr[ançai]se entre à Lunéville aujourd'hui. Une allégresse sans bornes partout. On embrasse les soldats. Toute une ville est debout et donne son cœur, et donne ce qui lui reste à l'armée qui a chassé les odieux Prussiens. Les habitants en sont épouvantés.

Hier soir à la ferme St. Antoine, puis aux tranchées, puis à Xermaménil, orage terrible pendant la nuit. Couché sur le plancher d'une grange pendant la nuit où après les tranchées j'ai l'impression d'être dans un palais.

Forts Eyrévite[?] où le bleu est remplacé par le noir. Le Rouge des drapeaux déchiré. Sac de farine[?] empoisonné[?]. L'état d'esprit des soldats allemands quelles nouvelles on fait circuler au milieu d'eux. Mme Frisch, 27, Rue de Lorraine, Lunéville, où j'ai été si bien soigné. Les Allemands tirent en l'air pour prétexter[?] le pillage dans les maisons. Pillage général, le fort de Manonviller qui bombarde un train de meubles, fauteuils de théâtre. Un million donné par la ville. 120 otages. Grand vent de pluie du matin. A midi, le temps a l'air de vouloir se remettre au bain.

Je vois des femmes... depuis longtemps elles avaient fui de mes yeux toujours des soldats, des soldats dans les villages traversés quelques rares civils. Elles sont jolies ici, de les regarder fraîches, pimpantes est un enchantement, c'est un parfum qui nous ravive[?], c'est une vision de l'au-delà enchanté du passé.

L'armée fr[ançai]se est enthousiaste[?] puisque[?] marche en avant. D'ailleurs il y a de très bonnes nouvelles: 1.500 000 Allemands cernés, 14 trains pris, 1.000 000 [?] (Dépêche Joffre).

Très jolie ville Lunéville. De belles places. Le commandant hier soir a félicité les troupes pour les jours de dures épreuves qu'ils venaient de traverser avec tant de courage.

L'après-midi. En arrêt après Lunéville. Nouveau paysage devant mes yeux la ligne bleue sans doute un bout de l'horizon. Des nids de villages et de grosses fermes dans des vallonnements très doux, [?] des bois. En face un clocher tout à coup s'érige comme une épingle d'argent et tout autour pleut une poudre magique d'arc-en-ciel.

J'ai été gâté par les femmes à Lunéville. Elles m'ont ouvert leur porte et leur grand cœur. Elles m'ont donné linge, gâteries, nourriture. Elles m'ont brossé, raccommodé. Les hommes ont porté raccommoder mes chaussures. Il m'a semblé que j'entraîs dans une famille immense. Et j'ai éprouvé la plus coquine[?] des joies...

Nous pensons à la paix. Je suis tout aux Rêves de Retour. Et comme tous, enchantent ces braves soldats [?].

Le 14 septembre 1914. Hier soir à Bonviller [nord de Lunéville]. Nous marchons vers la frontière qui n'est plus qu'à quelques kilomètres. Temps gris, les étourneaux en bandes, les premiers frissons ou fraîcheurs de l'automne, des cieux[?] proches[?]. Et ce matin, le bataillon est rassemblé dans un champ à la sortie du village.

Midi. Le premier jour de repos depuis le début de la guerre. Un temps à rester chez soi; il tombe une pluie fine avant-garde des jours d'automne. Nous sommes dans une grange de Bonviller. J'envoie une vingtaine de cartes à mes parents et amis.

Aujourd'hui temps de paix. Pas de canon. Une image qui passe devant mes yeux est celle d'un temps gris semblable à celui-ci mais avec la maison familiale des Quatre-Routes: un grand feu. Mon père, ma mère nourricière unifie[?] ces groupes mangeant la bonne soupe du soir; des noix[?] dans une [?] rustique.. Je passais avec mon père, nous revenions de la chasse. Je me souviens du désir que j'eus de rester dans cette vision poétique au lieu de m'en retourner vers le café tumultueux...

Le 15 septembre 1914. Nous avons pu coucher encore une nuit dans une grange. Un enfant Lorrain René Desplanche est mon ami: je le fais causer sur la guerre et lui promets de lui envoyer des cartes postales.

Ce matin nous marchons vers la frontière. Nous sommes en avant-poste dans un bois. Nous sommes passés ce matin à Bienville[-la-Petite] et Crion. J'ai réfléchi au projet de roman sur la guerre: me servir des faits accumulés dans ce carnet comme de matériaux pour la composition d'un roman: je citerai tous les faits, les dates, les noms des villages et là autour je broderai une action. Je prendrai par exemple un type: René et j'en ferai son évolution psychologique depuis le début de la guerre jusqu'à la fin. Le changement des impressions sera noté. Ainsi ce matin la marche dans la pluie, la boue, sous le ciel gris, cela n'émeut pas le moins du monde René. Hier soir, au spectacle d'un village incendié, des maisons pillées, du désordre général, il y a à peine pris garde. Il a évolué. Etre en avant-poste tout de suite en contact avec l'ennemi, sous le bois humide, le laisse indifférent. Il s'est en quelques jours dégagé complètement du civil qui est en lui. Il est soldat maintenant. Mal dormir, coucher n'importe où, la propreté, l'hygiène, rien ne rebute ou le dégoûte. Il vit en soldat courageusement, fortement. Il se porte mieux que jamais, il mange n'importe quoi et comme quatre. Il trouve ridicule d'avoir écrit avoir traversé un cercle de l'Enfer de Dante, quand il a dormi l'autre soir dans une tranchée transformée en ruisseau. Il faut dire qu'il se soigne physiquement le mieux qu'il peut. Il ne pense plus à plaindre les habitants de ces régions

dévastées: trouve naturel qu'ils supportent le froid de la guerre puisque tous payent pour la patrie. Le voilà à nouveau qui pense plus à la violence qu'au retour, la perspective d'une longue durée de la guerre ne l'effrayant pas. Il sait qu'il ne dormira pas ce soir, il s'en fiche. Il y a pourtant une chose qui vient de loin le trouver dans sa vie de soldat et qui le trouble malgré lui: c'est de penser à Marguerite. Il comprend qu'il aime et qu'il n'en a jamais aimé d'autre qu'elle...

Vers le soir. Journée calme. Aux avant-postes de droite (223) coups de feu... Un instant le soleil vient sourire, sous l'éclaircie du bois. Un fagot de bois sera mon lit et j'aurai mon sac pour oreiller.

Mercredi 16 septembre. Nuit d'avant-poste. Il pleut par intermittence sous le bois. C'est une clairière de chêne[s]: la forêt de Par[r]oy. Sous un abri pittoresque je me livre à maintes réflexions. Hier les chasseurs du 27 revenus de Dieuze, ils ont passé trois heures une nuit dans le marais proche sans équipement, sans sac, ayant de l'eau jusqu'au cou. Forêts et coins pittoresques rappellent les gravures images que je connais de l'Alsace-Lorraine. Eclaircie de soleil. Sapins élancés, poteaux [*minuscule dessin*], maison forestière, forestier et son gosse avec la toque locale.

Depuis Lunéville le paysage est plus poétique. L'après-midi nous revenons en arrière. Nous sommes en halte sur un immense plateau d'où la vue s'étend très loin à la ronde: coteaux poétiques, bois charmant, vallonnements, partout de délicieux villages. Et le soleil dans le ciel chargé de nimbus fait des effets de lumière exquis sur cette étendue de paix.

Jeudi 17 septembre. Il pleut! Il pleut! Je suis malade à Chanteuse[Chanteheux] (coliques atroces). Il a fallu retourner à Bonviller, passer à Lunéville et revenir à Chanteuse[Chanteheux]. Tout le long de la route la pluie grise sous les colonnades des grands arbres. Et nous allons, le petit groupe éclopé de malades. L'impression de pluie du Petit Chose, à la fin du roman, me revient à l'esprit. J'en ai la sensation vive. Incident du café avec B. L. J'ai agi en homme: j'en suis récompensé.

Et Rachais malade aussi... Cela fait que je suis moins seul.

Tout à l'heure, entre Jolivet, où nous avons cantonné hier soir dans cette grange où j'ai essayé en vain de me réchauffer dans un trou de blé, et Bonviller, j'ai vu un pénible spectacle: celui d'un champ de bataille où l'armée fr[ançai]se n'a pas été vainqueur.

Mille débris de sacs, de veste portant le n. 96, débris de fusil, linge de toutes sortes, caissons de nos 75, brisés, abandonnés, cent tranchées des Allemands, des arbres de la route coupés à la base.

Vendredi 18 septembre. Le froid de septembre. On nous flanque à la porte de l'infirmerie à cause de la faute de quelques camarades. Et maintenant je suis chez Mlle Bientz à Chanteheux où j'écris pendant qu'on me raccommode. La tiédeur de la pièce, les braves gens

qui m'entourent m'apportent un peu de paix. Une bonne religieuse m'a gâté et choyé depuis hier soir par des tisanes et bouillons et cent gâteries.

Faits recueillis de la bouche des habitants. Le dimanche les Allemands astiqués sont allés à la messe. Les Allemands ont tué un petit garçon de 15 ans dans la maison de cette religieuse. Les Allemands et leurs tranchées à l'entrée de Lunéville. De la fenêtre de la cuisine où je suis les demoiselles entendaient les cris des hommes touchés par la fenêtre[sic] q[uan]d l'armée revenait de Dieuze.

Vers le soir. Et la journée s'est passée calme. J'ai dormi quelques instants dans un lit, il semble que cela m'a refait quelque peu. Un bonhomme arrive: il vient d'enterrer les morts allemands de vingt jours. Les ombres envahissent la cuisine. Deux hommes boivent sur le poêle.

J'envoie des lettres à toutes mes affections.

Samedi 19 septembre. Aujourd'hui je rentre section hors-rang. Je regrette mes vieux camarades de la 22, mon escouade de la 13 et mon ami et frère Rachais. Ce matin temps d'automne, pluie fine et blanche qui ressemble déjà à de la neige.

Des religieuses de la Providence m'ont choyé et guéri. Elles m'ont donné teinture d'iode, sirop pour la toux, chocolat, bicarbonate. Hier soir un souper et toutes ces deux journées des tisanes succulentes. Impression délicieuse... soigné par des femmes, des religieuses, elles sont un souvenir...

Et maintenant sous l'abri du château section hors-rang où un groupe de soldats fait cuire des pommes, je relis les lettres du matin celles d'André et les autres.

Vraiment c'est l'avant-garde de l'automne. J'en ai toutes les impressions: il me revient des phrases de Droz[?]: "*Je donnerai deux étés...*". C'est ma saison et la goûter dans la paix... en Alleverd...

Ici on travaille à remettre en ordre. On fait éclater les obus trouvés.

Le vent qui s'est fait froid souffle dans les sapins qui s'inquiètent. De gr[an]des masses de nuages repassent du gris sur les éclaircies du ciel. Il n'y a plus que les arbres qui n'ont pas été touchés par la saison enchanteresse.

Faits. Les victimes insoupçonnées de la guerre: nourrissons sans lait. Population énervée.

Dimanche 20 septembre 1914 Dimanche. Aujourd'hui j'en ai l'impression... clochers... paix... Retard dans le lever. Toilettes. Vers Lunéville les cloches semblent joyeuses d'être redevenues françaises. Froid d'hiver. Hier soir les sœurs m'ont donné un lit. Je me déshabille pour la première fois depuis la campagne. Près d'un feu en dessous de l'habitation des sœurs, riz et chocolat sur le feu, une grand-mère montre à sa petite fille comment elle doit cirer;

trousse de cirage sur le plancher. Je pense aux dimanches sereins de mon enfance, à ceux des grandes vacances surtout, ceux passés dans le petit village de ma mère nourricière avec mes frères. Dans le matin merveilleux et frais, nous descendions à l'église... Je me souviens que je sentais tout le prix poétique de ces jours...

Lundi 21 septembre. Comme l'on saute rapidement d'un jour à l'autre... Lundi... tout à l'heure des enfants endimanchés... J'ai dormi hier soir d'un sommeil paisible dans la chambre mise à ma disposition par les sœurs. Et je reviens dans ma pittoresque habitation près du château. Hier soir assis dans la maison près des sœurs. L'homme qui a un gr[an]d fils militaire et dont le plus jeune a été tué par les Allemands, énervé, s'est querellé avec un sergent major pour du foin. Les Allemands dit-il lui avaient fait des bons. Il faut excuser son énervement car il y a déjà de longs jours que la domination prussienne s'est fait sentir. Toute cette population patriotique rage contre le passage des Prussiens.

2ème carnet (suite)[?]

21 septembre lundi 1914. (suite). Toujours à Chanteheux. Il pleut. Notre vie est heureuse malgré une faiblesse que me donnent mes coliques sous le petit pavillon.

22 septembre. Mardi. La paix... Hier soir le bruit du canon a inquiété les habitants du village et de Lunéville. Mais il semble s'être tu.

Aujourd'hui à Chanteheux on apprend de nouvelles morts et les cloches sonnent des messes.

Le colonel Bouille[?] vient de téléphoner au général pour lui demander la permission d'aller à Gerbéviller chercher des renseignements au sujet de la mort des capitaines de Selves[?], Dulac[?], et Gerinière[?]. Il a reçu des lettres désolées de leurs femmes qui demandent des détails, la place où ils ont été enterrés. On ne le sait, il va essayer de se renseigner, personne n'en sait rien, car la bataille s'était passée dans la brume et nos troupes avaient dû se replier dans leurs tranchées... Le colonel part avec deux cavaliers précipitamment et il faut qu'il soit bientôt de retour, il recueillera ces renseignements comme il pourra. J'ai reçu hier lettre de Brignoud où Bouchet réunissait mes collègues d'Alleverd... seul je n'y étais pas. Et mon ami Bouchet m'écrit une lettre qui m'émeut et me fait le plus grand plaisir...

Quelle impression délicieuse et nouvelle procure sur nous toutes les visions de la vie de paix: Béziers[?] vers le soir, la promenade au bord de la mer... le repos en Suisse... l'automne le jeudi en Alleverd... ainsi que les poésies, la Poésie, je lis des extraits de V. Hugo, *la Tristesse d'Olympio*.

Une femme écrit pour prier à un soldat de lui dire si son mari a été blessé, qu'on doit le lui cacher. Un so[ldat?] dit avec croyance que cette femme dit que nous serons bientôt de retour. Les soldats pensent à la paix prochaine. J'essaye de leur faire comprendre que la Patrie exige d'eux un plus long effort.

Le beau temps. Avec Garabiol et les téléphonistes, nous gueuletons[?] bien.

C'est bien le temps de septembre avec de grandes traînées[?] bleues dans le ciel plus des brumes[?] et du gris de plomb qui noie tout, et la pluie fine et froide du temps des châtaignes et du feu dans les bois.

23 septembre. Téléphone. Résultat de la visite pour les capitaines de la Selves, Gerinière et Dulac. Le colonel s'est rendu sur le champ de bataille, qui est infecté. Il n'a pas recueilli des renseignements précis. Les Allemands avaient enterré pêle-mêle dans les tranchées soldats, sous-off[iciers], capitaines, dans de la terre qui colle aux pieds, qui est glissante et sur laquelle dépassent des mains horribles, des bras, des genoux. Il a interrogé des gens de Moyen [à l'est de Gerbéviller], qui croient bien avoir enterré un capitaine mais qui était méconnaissable. Les Allemands qui avaient réquisitionné les habitants du pays n'avaient pas donné l'autorisation d'enlever les plaques d'identité, ils prenaient les porte-monnaie, celui d'un commandant ayant 5 à 6 000 f[rancs] pour la Croix-Rouge disait-il. Le champ de bataille est horrible, on n'achève d'enterrer qu'aujourd'hui, cela sent effroyablement mauvais[?]. Il y a un paquet de lettres pour les capitaines, que leur envoyaient leurs femmes. Le colonel va faire un paquet et les leur renvoyer par l'intermédiaire de sa femme. Elles demandent des détails, dans quelles circonstances ils sont morts, si on leur a remis les honneurs. Comme dit le colonel, elles ne se représentent pas ce qui s'est passé.

Notre colonel s'intéresse à tout comme un père, les Allemands s'étaient établis[?] dans de solides tranchées barbelées de fil de fer. Le coup de téléphone est poignant.

Aujourd'hui un temps merveilleux. Ce matin à cinq heures un ciel immensément pur, l'horizon au bord rose a sorti un soleil splendide. Des feuilles vertes, tombées le matin, dans les sentiers[?] frais. On se tient près du feu dans la cuisine au[?] lever. C'est septembre... Mais pour aujourd'hui[?] ce sera une journée d'été.

[Toute la page suivante est abîmée sur le côté droit]

Quatre heures. Journée pleine de charme. [?] le pavillon... Nous nous rétablissons par quelques délicieux repas. Notre menu de midi: soupe julienne, purée de po[illisible], viande aux racines[?] jeunes[?], haricots verts au beurre, avec[?] massepain, thé, liqueur mandarine du Gr[an]d-Lemps, café[?], pipe. Et l'après-midi sans souci.

Vers le soir le ciel est magnifique au couchant. A l'ongle pur et fin de la lune brille le diamant doré[?] de l'Etoile du soir. Je rentre chez de braves ouvriers qui me donneront tout ce dont je désire[sic] (M. Humbert à Chanteheux). Le soir: melon, macaroni fin, gâteaux. Mais le canon qui s'était tu depuis quelques jours recommence leur[sic] hurlement. Attaque allemande vers le pont de Manonviller [à l'est de Lunéville]. Les gens sont inquiets, écoutent tous racontars. Je dors chez les religieuses.

24 septembre 1914. Jeudi. Matin d'enchantement vers l'Orient qui semble s'être crevé tout à coup, déborde d'interminables éclats d'or. Au fond du couloir le paysage est enseveli dans[?]

ce poudroïement éblouissant. Du même côté, dans cet[sic] splendeur, l'orage humain a l'air de reprendre: canonnade, fusillade nous sortent du pays de la paix.

Après-midi. La canonnade s'est à peu près tue. Le 27^e chasseur dans le bois de Parroy sera peut-être obligé de se replier devant les forces supérieures.

Garabiol et les autres sont allés poser une ligne à Moncel[-lès-Lunéville][au sud-est de Lunéville].

Cet ami Aïn me décrit notre pittoresque abri de paix: "Un hangar ouvert sur un côté a un pan[?] où un sapin me rappelle le pays laissé laisse[?] voir à travers la futaie un coin du château. Au pied d'un pilier soutenant la toiture rudimentaire, un poêle que nous envierait le plus difficile des saltimbanques nous sert à préparer de pantagruéliques repas et à réchauffer nos mains[?] qu'engourdit une température déjà fraîche. Dans un coin du hangar sur une table famélique se dresse[sic] les ingrédients qui servent de base à notre aliment[ation]: nouilles[?], huile, vinaigre, sel, poivre, confiture, macaroni, etc... Les marmites, poêles et divers objets de cuisine jettent une note pittoresque sur ce petit palais digne du Roi des Chiffonniers. Au fond du hangar, des tas de paille et de foin servent à vautrer notre princière flemme et à nous laisser la nuit tomber dans les bras de cette chère invisible Morphée.

[?] appareils téléphoniques. Equipements, musette, fusil fraternisent avec la decrescendo[?] pile de bois. *[Deux lignes barrées]*. Ce vieux Bréas après avoir [??] y avait ses piles..."

Dans la niche de foin, près du téléphone, j'écris... Ciel bleu au travers de l'ouverture du hangar et des arbres du parc. Une lessive palpite toute blanche et joyeuse au vent et au soleil et une girouette qui plaint parfois a déjà son rhume de septembre...

Une brave femme a fait un voyage pour me chercher des provisions à Lunéville.

Il me semble que bientôt nous allons être terriblement repris dans une fournaise. Nous ferons tous notre devoir...